

LE DÉLUGE

DU MÊME AUTEUR

À pas aveugles de par le monde, Denoël, 2012.

LEÏB ROCHMAN

LE DÉLUGE

Traduit du yiddish et préfacé par Rachel Ertel

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Der Mabf*
© Leïb Rochman, 1978.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-283-03028-8

PRÉFACE

LE MYSTÈRE LEÏB ROCHMAN

Leïb Rochman naît en 1918, à Mińsk Mazowiecki, en Pologne, dans un milieu hassidique très pieux. Il est un enfant prodige qui, après avoir suivi à partir de trois ans, comme tous les petits garçons juifs à l'époque, le *heder* – l'école élémentaire –, passe dès l'âge de sept, huit ans à l'étude du Talmud. À douze ans, il quitte ses parents pour se rendre à Varsovie, dans la *yeshiva* – école talmudique – d'un rabbi très renommé. Il se destine alors au rabbinat. Mais très vite, il entre en littérature, d'abord comme journaliste de presse yiddish et journaliste radio, puis comme auteur de nouvelles.

Quand éclate la guerre, Leïb retourne dans sa ville natale pour retrouver sa famille. Il est pris au piège du ghetto, mais assigné à un commando de travail à l'extérieur de l'enceinte. Lui, ses proches et quelques autres compagnons parviennent à s'évader, et gagnent alors une ferme isolée, loin des grandes villes. Ils se construisent un abri dans la maison d'une paysanne : deux parois entre lesquelles ces emmurés passeront les deux dernières années de la guerre. Dès cette période et dans ces conditions, il commence à écrire, sous forme de

journal intime, *Dans ton sang tu vivras* (*In dayn blout ves-tou lebn*).

À la libération, il fait le pèlerinage des camps de déportation et d'extermination de Pologne, puis est blessé lors du pogrome de Kielce, perpétré par les Polonais contre les Juifs survivants. Atteint de tuberculose, il séjourne dans un sanatorium en Suisse, erre ensuite par toute l'Europe, d'un pays à l'autre, avant de s'installer pour un an dans le X^e arrondissement de Paris dans une sorte de phalanstère d'écrivains et artistes yiddish. C'est en France qu'il publie *Dans ton sang tu vivras*, sa première œuvre. Dès la création de l'État d'Israël, il émigre et se fixe à Jérusalem jusqu'à sa mort, à l'âge de soixante ans, en 1978.

Après une longue période de silence et de stérilité, il écrit son chef-d'œuvre, *À pas aveugles de par le monde* (*Mit blinde trit über der erd*), qui paraît en 1968, ainsi que plusieurs recueils de nouvelles, dont *Le Déluge* (*Der Mabl*), en 1978.

Ce recueil de dix nouvelles est unique en son genre.

Chaque nouvelle est un mystère et se lit comme de la poésie. À l'exception peut-être de la première, « Tirage au sort », écrite dans un style plus réaliste, dont la chute participe néanmoins de l'énigme. Dans toutes les autres, l'écriture de Leib Rochman atteint son apogée dans un mélange de réalisme et de fantasmagorie. Chaque nouvelle est une vision dans laquelle dominent les fantômes, les illusions, les mirages, allant du surréalisme au post-modernisme. Car sans cesse les vivants et les morts se mêlent. Il est souvent impossible de différencier les uns des autres. L'écriture induit ce brouillage.

La syntaxe est débridée, tantôt la phrase serpente, comme interminable, tantôt des blocs, des morceaux décousus viennent se coller les uns aux autres, en tohu-bohu, comme les événements évoqués.

Le lecteur est captif de cette écriture, ne sachant jamais s'il est dans la réalité ou dans l'hallucination, dans laquelle se mêlent présent et passé. La multiplicité des métaphores relève de divers registres : l'onirique, l'allégorique, le ton noble, comme le ton familier, notamment dans les images, les comparaisons, qui surprennent par des rapprochements inattendus et des termes habituellement inconciliables. L'envoûtement que produit ce dérèglement des codes habituels de l'écriture agit tout au long de la lecture.

Certaines des nouvelles se déroulent dans une Jérusalem nocturne propice à toutes les métamorphoses des lieux, des hommes et des femmes, des personnages, y compris celui du narrateur.

D'autres sont des narrations apocalyptiques où l'ordre du monde est totalement dérégulé par les forces cosmiques (« Le Déluge », « Au-dessus de la vallée »).

D'autres encore se déroulent dans les ghettos ou dans les lieux de l'anéantissement, « Les derniers témoins », par exemple, qui évoque les camps d'extermination. Ici Rochman utilise le terme de « plaines » pour les désigner, probablement par référence à la vallée des ossements du prophète Ézéchiël.

Les autres visions, plus intimes, impliquent le narrateur lui-même et le lecteur par identification. Des cauchemars les hantent tous deux, comme par exemple dans « La peur », nouvelle dans laquelle tous les temps des verbes se mêlent, créant une dislocation de l'écriture, une désorientation et une tension du lecteur. Impossible de distinguer dans « Le cercle » ce

LE DÉLUGE

qui relève de l'illusion et ce qui relève de la réalité. Il en va de même de la temporalité. Les foules qui envahissent Jérusalem appartiennent-elles au passé, au présent ou bien aux deux ? Dans « L'arc-en-ciel », l'auteur prend Dieu en défaut, car dans le déluge biblique, l'arc-en-ciel signifiait la fin du cataclysme et la promesse que jamais il ne se répéterait, ce que l'Histoire, sous une autre forme, l'extermination, a démenti.

Ces foules qui parcourent les rues, les collines, les quartiers élégants, les bas-fonds, les ruelles misérables, sont à la fois la jeunesse, la population urbaine de tous âges et de toutes classes. Viennent inévitablement s'y mêler les anéantis. Les vivants et les morts cohabitent. En filigrane est abordé le problème de la continuité du peuple par allusion à la « semence », donc à la sexualité impossible des victimes.

Jérusalem devient ainsi la ville éternelle, aussi bien par son antiquité que par sa contemporanéité, car elle recueille, rassemble les vivants et les morts indissociables, exterminés des ghettos, des camps, des chambres à gaz. C'est à Jérusalem que les ombres des assassinés survivent et attendent les corps qui les habitaient jadis. Leur présence envahissante met le monde sens dessus dessous, introduit le chaos dans la ville, capitale des vivants et des morts. Le passé des « plaines » est vécu dans le rêve, sur le mode onirique, mais comme faisant partie du présent réel et quotidien.

Car l'Anéantissement a aboli le temps. Il ne se présente que sous la forme de couches de glace (« Au-dessus de la vallée »), nouvelle ère de glaciation, ou de déluge, contrairement à ce qui se passe dans la Bible où Dieu fait apparaître un arc-en-ciel.

À la mémoire de ma mère, Rivkè-Blumè
Qui mettait tout son espoir en moi.
Leïb

TIRAGE AU SORT

- 1 -

La délégation roulait dans un long et étroit tunnel. De part et d'autre, des murs de neige, hauts, glacés, bleus. Les fortes pattes du cheval s'enfonçaient et se retiraient de l'épais manteau de poudreuse. Son museau dégageait des volutes de vapeur qui se défaisaient en lambeaux lumineux – telle une barbe clairsemée aux poils raides et brillants. Ses naseaux avaient du mal à les aspirer. Le lourd traîneau fendait péniblement le dense crépuscule.

Des deux côtés de la route – des murs opaques. Le ciel tout en haut détournait son visage.

Les dirigeants du *Judenrat*^{*1}, emmitouflés, somnolents, bercés par la luge. Ils avaient quitté le quartier sud-est depuis peu. Derrière eux étincelaient les grilles des palissades entourant des villas et des vergers. À droite, au fond d'un jardin tout blanc se dressait entre de fines branches la maison du Docteur Houbert ; à gauche la cheminée ronde, haute et

1. Tout terme ou expression suivi d'un astérisque se trouve dans le glossaire, par ordre alphabétique du premier mot. (*N.d.T.*)

marron clair de l'aciérie de Routski dominait les bâtiments en briques. Depuis la fondation de l'usine, cette cheminée soufflait trois fois par jour les heures : à son démarrage, quand elle commençait son travail, à la mi-journée elle hululait de toutes ses forces, et le soir quand elle fermait ses portes. La sirène émettait son long sifflement qui résonnait dans toute la ville, et restait en suspens au-dessus d'elle.

La glace des murs, transparente et bleutée, se faisait sombre, les serrant de plus en plus près. D'en haut tombait en petits cristaux une neige gelée dans sa chute, comme un rideau de pluie stagnante. Ils roulaient entre ces cordelettes en suspension, les repoussant au fur et à mesure de leur avancée. S'il n'y avait eu cette mission, le président du *Judenrat*, Moïchè Kramarz, aurait été en train de dire la prière du soir, c'était l'heure. Il avait une grande envie de prier en route. Il savait très bien où se trouvait l'est. Mais cela faisait longtemps qu'il en avait perdu l'habitude. Les mots se dérobaient, comme brisés, restaient en suspens au-dessus de lui.

Moïchè Kramarz pensait : dans le temps, les aînés d'une ville étaient chargés d'une telle mission. Aujourd'hui ce sont des garçons imberbes qui siègent à leur place, qui en une nuit ont vu leurs cheveux blanchir. Le gel dépose cette grisaille sur leurs visages.

Jamais les traditions juives n'avaient été leur fort. Lui-même était encore jeune, mais son visage était déjà figé. Ses joues et sa moustache, la forme de ses lunettes embuées révélaient les distances qu'il avait prises avec le monde. Il en essuya les verres, comme s'ils dégageaient des larmes. Kramarz était enfoncé dans un sac de couchage rempli de foin. Le vent qui soufflait formait comme une couverture supplémentaire. Dans la deuxième rangée, dans un sac de foin également,

se tenaient ses deux aides. Depuis plusieurs années déjà sa communauté était enfermée dans le ghetto, comme dans de froides entrailles. Tous étaient à l'étroit entre les quatre murs qui les enserraient.

À sa droite était assis Meyer-Cholem Briks, son conseiller – de taille moyenne, ses oreilles, tels des plats, toujours à l'écoute des lointains. Le ghetto avait posé sur sa figure cet air fixe et sévère. Avant son corps était souple. Mais maintenant une rigidité minérale s'était posée sur lui. Elle teignait ses joues d'une ombre noire.

À sa gauche se trouvait Lipchinski. Sur sa tête, une casquette avec une visière brillante, entourée d'une bande de laiton, l'uniforme des chefs de la police juive. Cette coiffe formait comme un demi-parapluie. Il se tenait droit, avec dignité. Sa figure rose, oblongue, à la mâchoire osseuse, carnassière, peinte en bleu par le gel, se terminait par un menton pointu. Le privilège de sa fonction – il était emmitouflé dans la chaleur de son linge de laine qui caressait son corps.

Tous deux étaient minces, rien ne déformait ni n'élargissait leur dos lisse. Un soupçon d'ombre du passé se posait sur leur nuque.

De temps en temps, dans le silence du crépuscule, les conseillers du *Judenrat* échangeaient un mot. Leurs mâchoires sous la peau tendue remuaient. Leurs pensées intérieures semblaient se dissoudre alors avec difficulté. Il leur fallait d'abord se briser comme la glace pour sortir. De temps en temps, Meyer-Cholem penchait son corps en avant, pour s'adresser à Kramarz. Mais il se retirait aussitôt. Il savait que les Juifs ne s'étaient jamais trouvés dans cette situation. Le sort des petits ghettos à l'entour reposait entre leurs mains. Ses yeux couraient du dos de Kramarz devant lui à Lipchinski qui se trouvait à ses côtés.

De temps en temps, Briks et Lipchinski se sentaient émus. Aujourd'hui, ils étaient dans le secret. Ils accompagnaient Kramarz. À part eux, personne n'était au courant du décret scélérat.

Moïchè Kramarz, une oreille découverte, les écoutait. Ses yeux fermés tournés vers eux. De leurs paroles lui parvenait essentiellement l'haleine chaude de leur bouche.

Parfois l'étroit tunnel s'ouvrait comme un éventail, les murs s'écartaient. De loin venait à leur rencontre une blancheur éclatante. Le traîneau avançait maintenant en ligne droite sur des rails de neige durcie. Le vent glacial qui commençait à monter de la terre semblait s'accrocher à celle-ci avec plus de force, s'étalant aussi sur les arbres tombés et éparpillés, fouets qui s'abattaient sur eux au passage.

Sous cet éclairage soudain, les lointains s'étiraient à l'infini. Il semblait qu'une lumière inconnue venait à leur rencontre. Ils avançaient de plus en plus vite, comme mus par un don d'ubiquité, ou peut-être le cheval restait-il immobile et c'était la terre qui défilait sous ses pattes tendues.

À un moment la neige, comme un rideau, leur barra la route, s'abattant sur leur visage en bâches opaques. Leurs yeux aveuglés par les piquants des flocons. Dans un instant ils sombreraient sous cette blancheur qui les noyait. Seules, des branches déchiquetées et lumineuses se tendaient vers eux tels des bras engloutis dans le brouillard.

Les conseillers du *Judenrat* s'enfoncèrent plus profondément dans leurs sacs de foin, se laissant recouvrir par ces vagues de blancheur. Le froid et le secret qu'ils portaient les rapprochaient. Ils étaient maintenant séparés du monde. Ils voyaient au-delà. À travers ces denses chutes de neige, à travers des

trous noirs du passé, qui les illuminaient comme des yeux clairvoyants. Les arbres et les branches se rapprochaient.

C'était arrivé hier seulement, dans ces mêmes parages. Le souvenir des années écoulées, cette forêt tout de blanc et vert, remontait à la surface. Ils avaient passé leur jeunesse parmi ces pins qui montaient haut, et elle les épiait derrière chaque tronc.

Maintes fois, sur cette étroite chaussée, le long de ces sombres murs d'arbres, ils étaient passés en calèche. Dans les crépuscules brumeux, le doux écho des roues de caoutchouc se répercutait, s'enfonçait dans les nuages cotonneux. Les coups de tonnerre roulaient contre les capotes des véhicules, les éclairs éclataient au-dessus de leurs têtes. Ils plongeaient dans le silence. Était-ce déjà alors un avertissement ? Ils ne comprenaient rien. Peut-être avaient-ils un pressentiment. Le silence venait-il de là ?

Les voilà de nouveau en route. Le crépuscule qui tombait les enserrait dans ses anneaux, comme jadis. Le vent hululait, des aiguilles glaciales s'engouffraient sous leurs habits, s'enfonçaient dans leur corps. En haut, des oiseaux couverts de blanc, perchés sur des fils électriques, se recroquevillaient, s'agrippaient de leurs minuscules pattes. Leur traîneau glissait comme une barque sur l'eau, les propulsait en avant. Le monde étendait sous eux un blanc linceul. La blancheur s'élevait, comme un rideau derrière eux, les emprisonnant une fois de plus dans un ghetto.

Soudain, Kramarz eut une vision des différents ghettos dispersés sur toute l'étendue enneigée de l'Europe, semblables à d'immenses maisons funéraires. De longues routes, des tunnels, menaient d'un ghetto à l'autre, gonflés d'hommes comme d'enfants morts.

Il se sentit arraché de son propre lieu, seul, projeté au loin. Plus jamais il n'y retournerait. Peut-être dans ce crépuscule

des cris montaient-ils ? Tous couraient à tâtons, comme des aveugles. Impuissants à abattre les murs.

Il se rendait compte que dans le ghetto une nouvelle génération qui n'avait jamais vu de champs arrivait. Leurs yeux avaient le regard de lointains aïeuls. Même leurs parents avaient oublié à quoi ressemblait la campagne, sa fraîcheur. Ils acceptaient tout, comme s'ils le méritaient. Ils avaient pris l'habitude d'aller et venir entre les quatre murs. La nuit descendait. Elle s'abattait sur eux comme une couverture noire.

- 2 -

Dans le ghetto, seules deux autres personnes étaient au courant de leur voyage. L'une d'elles était le vice-président du *Judenrat*, Léon, homme grand et fort aux cheveux de lin. Kramarz était rassuré, le ghetto ne se trouvait pas abandonné. Il savait que Léon se tenait maintenant dans son appartement comme dans une cage dont les interstices étaient collés par sa peur. Il bégayait quand nécessaire, se déplaçait en boitant comme un animal effrayé et enflé.

En apparence c'était un homme fort, robuste et sûr de lui. Quand Kramarz était là, il dirigeait la ville d'une main forte. Il parcourait le ghetto, faisant entendre sa voix ferme, qui résonnait comme un écho. Il avait l'air de se préparer à quelque action. Ses petits yeux gris à l'éclat mat de métal en fusion couraient en tous sens. Ses sourcils fins, sombres, hauts sur le front, bien dessinés, ses cheveux en brosse, le faisaient paraître encore plus grand, plus sûr de lui, de même que son long manteau au col de fourrure, boutonné jusqu'au menton, qui couvrait à demi ses bottes brillantes. C'est comme cela qu'il

parcourait les ruelles du ghetto. Son visage au teint rose se tournait de tous côtés. Il voulait être vu. Il voulait faire savoir que c'était lui, pas un autre, qui détenait le pouvoir.

Il était content, chaque jour, dès le matin, quand le *Judenrat* se réunissait. Il rencontrait ses membres. Il se réfugiait dans sa cachette jusqu'à l'arrivée de Kramarz, sa poitrine en avant. Kramarz se préparait au prochain évènement qui allait arriver obligatoirement.

En ville on disait qu'avant de partir de chez lui, Kramarz introduisait sous ses cheveux qui le cachaient un petit phylactère de tête, comme faisaient ses aïeux, les intercesseurs. Son corps était serré dans de la toile blanche. Avant de partir pour sa mission, il faisait ses adieux à sa femme et ses enfants.

Kramarz savait que maintenant Léon se faisait du mauvais sang, que son corps était recroquevillé. Ses yeux rouges s'enfonçaient dans ses orbites, formaient une fente à peine visible et perdaient leur couleur. Sa voix se cassait et semblait sortir d'un tonneau vide.

Il était inquiet : maintenant qu'il pensait devoir être à leur côté, il avait été en fait victime d'un mirage. Ils n'avaient personne pour les soutenir. La route du retour – était longue et enneigée.

– 3 –

Outre Léon, seul Ch.*, le jeune professeur d'hébreu, était au courant de ce voyage. Kramarz lui racontait le déroulement du jour. Tous les soirs avant de se coucher, il restait avec lui dans la mansarde. À la lumière d'une bougie qui s'étiolait, ils inscrivaient tous les évènements de la journée. Ils se trouvaient

alors loin. Tout ce qui dans les Textes avait inspiré la crainte aux générations passées s'abattait sur eux. Elles les appelaient des profondeurs. Kramarz parlait doucement. Il lui communiquait non seulement les persécutions mais aussi les humiliations. Ils sombraient dans l'abîme. Personne n'entendait leur voix. Ch. croulait sous le poids, il inscrivait tout avec une plume d'oie. Kramarz avait posé ce lourd joug sur sa nuque. Ils enroulaient les pages de leurs rapports et les enterraient pour assurer leur survie.

Ce soir-là, Ch. n'arrivait pas à rester dans sa mansarde. Tel un poison le décret se distillait dans tout son corps. Il allait et venait dans les rues, entrait dans des cours cachées derrière des murs, des toitures et des auvents. De tous côtés, des stalactites effilées de glace, des monceaux de neige tombés des arbres et des toits l'entouraient. La buée sortait de la bouche de personnes emmitouflées qui lui parlaient. La gorge de Ch. était nouée, bouchée. Tout était compressé dans le ghetto, comme si les maisons éclataient sous la pression de leurs habitants. Ceux qui n'avaient pas de toit se déversaient dans les rues, grouillaient dans les cours comme des bêtes préhistoriques. Il monta sur le pont pavé qui enjambait la rivière Srebrina, divisant le ghetto en deux. Il s'arrêta, s'appuya sur la rambarde, ses yeux embrassèrent les lointains qui renfermaient les otages juifs. Ils s'étendaient devant lui. Maintenant les tribus juives y dormaient. C'était comme le commencement du monde : la neige était immaculée, comme si un pied ne s'y était jamais posé. Au loin on entendait le grincement de pas d'hommes miniatures. Le vent plaquait la neige. Et tout cela se passait simultanément en un clin d'œil.

Soudain, il vit le fleuve au-dessous. Il était immobile dans son lit, comme si quelqu'un l'avait brusquement arrêté

dans sa course, l'avait figé. Il voudrait couler. Impossible. Il était couvert d'une couche de plomb qui l'enfonçait. Sous ce couvercle, il luttait pour retrouver sa respiration.

Les pieds de Ch. ne pouvaient pas s'arracher de la chaussée, ils restaient collés par le gel. Tout alentour était immobile. Le temps s'était arrêté, figé. Quelle que fût l'issue du décret, tout s'arrêterait. Leurs pieds prenaient racine là où ils se posaient. Ils étaient retenus sur place par des forces invincibles. Ils étaient condamnés à l'immobilité.

Il tendit les bras vers les lointains, voulant les toucher. Il savait maintenant tout, mais ne pouvait rien atteindre. Ses bras retombèrent. Kramarz devait être pris dans une tempête de neige. Tout basculait, était sens dessus dessous. Il devait tourner en rond. La terre comme un chaudron en ébullition l'aspirait.

Il se souvint d'un rêve récent : une tempête de neige mêlait ciel et terre. Les champs étaient hérissés de collines percées par des ossements acérés, aussitôt emportés par des vagues. Sur cette surface mouillée, il voyait marcher sa mère, qui portait sa perruque pour tout vêtement. Elle serrait une de ses mains, pareille à une plante fanée. C'est de son giron qu'il était sorti. Soudain elle disparut. Il ne savait où aller.

Il continuait à s'appuyer sur la rambarde. Il sentait le pont vaciller sous lui comme un monceau de glace. Cette vision le submergeait, s'enroulait autour de lui – sous ses paupières baissées.

Il descendit, vacillant comme un ivrogne. Il touchait à peine la neige tassée qui grinçait sous ses semelles. Les oreilles couvertes, il tâtonnait l'air dense de froid, avalait son humidité.

C'était la fin de la journée de travail. Ch. entendait les pas des hommes. De toutes parts, de tous les ateliers allemands, les habitants du ghetto affluaient, rentraient chez eux.

Ils avançaient à grands pas, telle une forêt blanche. Leurs casquettes enfoncées à cause du gel, les mains à l'abri dans les poches ou dans les manches. Sous les visières on voyait seulement briller leurs yeux.

Il écoutait la cadence de leur marche comme réglée par une main invisible, elle les noyait dans la blancheur, d'un pinceau couvrait leurs vêtements, leurs barbes, leurs paupières.

Ils marchaient tout raides, comme s'ils portaient une cabane sur la tête qui s'élevait bien haut à partir de leurs épaules. Ils regardaient les alentours par ses trouées, à travers leurs lunettes couvertes d'une couche de neige. Ils marchaient vite, comme porteurs d'une mission. Les portes cochères les avalaient, chacun à son tour.

Ch. ouvrait grand les yeux pour observer ce défilé qui allait droit devant lui, chaque individu replié sur lui-même. Chaque profil comme isolé par un paravent de tissu noir. Leurs ombres se déployaient devant eux, brouillant leur vue. Ils n'avaient qu'un chemin possible – étiré droit devant eux.

Dans toutes les maisons les dîners se préparaient. C'était cela qui faisait bouger leurs jambes. De loin les marcheurs sentaient l'odeur de la nourriture. Elle chatouillait leurs narines. Leurs palais en étaient excités. Ils aspiraient à arriver au plus vite, n'en pouvaient plus d'attendre.

Ch. continuait à tourner en rond comme une bête entravée. Son estomac aussi criait famine. La buée de sa respiration enveloppait son visage. Il l'aspirait de toutes ses forces.

Il sentait la fatigue l'envahir, se couler dans ses genoux. Il regardait dans la profondeur des portes ouvertes. Ses narines se nourrissaient de ces faibles odeurs, qui s'échappaient par les fentes des maisons et qui emplissaient sa bouche. Comme chez tous les pauvres, il ne restait dans son corps que l'écoulement